

Le «polar» de Julien Sansonnens croque le monde politique et celui des médias

ROMAN • Avec «*Jours adverses*», Julien Sansonnens montrait qu'il était capable de produire un bon livre. «*Ordres de grandeur*» révèle un véritable écrivain. Sans en révéler les rebondissements, dont le dernier secoue le lecteur, résumons son contenu.

Le roman commence comme un thriller, avec une scène d'enlèvement et de viol assez glauque, *hard*, où d'aucuns verront une certaine complaisance de l'auteur. La victime est une étudiante d'origine algérienne, Yasmina Feghou. Ce qui va poser le problème bien actuel de l'anti-islamisme. Puis nous voilà plongés dans un univers tout différent: celui du monde des médias télévisés, avec le personnage du présentateur-vedette Alexis Roch. Bien de sa personne, toujours élégant, avec son visage soigné de «gendre idéal», complaisant envers les puissants, méprisant envers les humbles, celui-ci incarne un certain monde télévisuel «branché». Physiquement, il peut certes faire penser à une personnalité connue de la RTS, mais gardons-nous d'aller plus loin dans l'assimilation entre celle-ci et le personnage du roman. Une scène particulièrement réussie nous le montre dans un cocktail mondain réunissant élites sociales et bobos. Julien Sansonnens témoigne d'une remarquable connaissance de ce petit monde, avec son langage, sa gestuelle, ses rites sociaux, et plus précisément les marques de vêtements ou de chaussures qui leur permettent de marquer leur statut social et de se reconnaître entre eux.

Nouvelle rupture: nous voilà maintenant dans une ferme rénovée en Ardèche, archétype de la «France profonde» rurale, où Michel Fouroux et Manon, au milieu de leur élevage de chiens, vivent un amour intense mais fragile, car il y a une faille, un passé douloureux et enfoui chez Michel. Ces ruptures dans le roman, cet agencement en chapitres «éclatés» pourront décontenancer certains lecteurs. La langue dont use Sansonnens témoigne d'ailleurs de ces changements de milieux. Elle est tantôt élégante, tantôt «branchée», ailleurs encore elle épouse les tics de langage des jeunes («mec, bâtard, mon cul, tranquille ok, putain, merder, foirer, t'es à la masse», etc.) Les fils qui relient les chapitres, les lieux et les personnages vont peu à peu se nouer. Et on va comprendre – peut-être un peu tard dans la lecture – que ces chapitres se situent à des époques différentes que vingt ans séparent.

Le monde politique, souvent en osmose avec celui des médias, n'est pas plus épargné que ce dernier. Tous partis confondus, ce ne sont qu'ambi-



«Il y a dans mon livre une dimension satirique qui passe par l'exagération, par le cliché, par la caricature.»

tion débordante, trahisons à l'intérieur d'une même formation politique, cynisme, absence de tout idéal, choix de thèmes censés plaire au grand public et le flatter dans le sens du poil en faisant appel à ses plus bas instincts, comme la xénophobie ou le racisme.

Le déchainement des insultes

Au faite de sa gloire, Alexis Roch se voit accusé d'avoir téléchargé des images pédophiles. Or un parti, le PDC, voulait utiliser son aura médiatique pour en faire un candidat au Conseil d'Etat genevois... Le voilà maintenant la cible de la presse écrite et des réseaux sociaux, où se déchaîne une campagne d'insultes ordurières sous le couvert de l'anonymat. Julien Sansonnens met là en évidence l'une des plaies de notre temps. Si cette affaire se dégonfle, une autre, beaucoup plus grave, va prendre le relais. Mais laissons au lecteur le plaisir de la découvrir lui-même! Le livre est un «polar» dans la mesure où il développe une enquête policière, avec ses erreurs, les préjugés qui la sous-tendent, mais aussi la présence du sympathique et intègre inspecteur Sandoz de Neuchâtel, qui joue ici un peu le rôle qu'a joué le colonel Picquart dans l'affaire Dreyfus.

«Polar» certes, mais aussi interrogation sur l'homme, sur l'amour, sur le sentiment de culpabilité, ce thème si propre à la littérature romande. L'auteur met en valeur la complexité des êtres humains et le danger de les ranger immédiatement dans des tiroirs. Ainsi l'évolution de Schumacher qui, dans sa jeunesse où il portait catogan (suivez mon regard...), était le leader agressif du Parti de la famille, une formation populiste d'extrême droite. Les hommes peuvent changer, pour le meilleur comme pour le pire.

Il est évident que Julien Sansonnens a mis de lui-même dans son livre. Ainsi les lieux, comme la ville de Neuchâtel ou les Hauts du canton, déjà présents dans son premier roman, sont ceux qu'il a connus dans son adolescence. Quant à la projection dans ses pages de thèmes plus intimes, laissons-lui le droit d'en parler ou non lui-même.

Voilà donc un roman ample, construit avec subtilité, le plus souvent captivant, ici ou là un peu irritant, mais surtout riche d'humanité et, dans ses dernières pages, d'émotion. ■

Pierre Jeanneret

Julien Sansonnens, *Les ordres de grandeur*, Vevey, L'Aire, 2016, 422 p.

Trois questions à Julien Sansonnens

D'où vous vient cette connaissance approfondie du monde des nantis, des notables, avec leur langage, leurs rites?

Cette connaissance provient de deux sources. D'abord, une modeste expérience politique qui m'a permis d'apercevoir «de l'intérieur» ce qu'était un plateau télé, la préparation d'une interview, ce genre de choses. Et puis une connaissance plus théorique, à travers mes études de sociologie, et une spécialisation en sociologie des médias. Mais c'est un univers en bonne partie fantasmé que je décris, je joue sur les représentations populaires.

Le rapport entre le titre du livre et son contenu n'est peut-être pas évident pour le lecteur. Pourriez-vous le préciser?

Oui, j'aime cette ambigüité du titre. Un bon titre doit donner une indication sur le contenu du livre mais sans pour autant enfermer le lecteur, sans lui donner toutes les clés. Chacun comprendra le titre comme il le veut, mais pour moi il contient ce qui au cœur du roman, l'idée d'un impératif (à la fois individuel et social) d'élévation ou de grandeur. Il faut

comprendre le mot «ordre» au premier sens, comme une injonction. Mon héros en est victime, d'une certaine manière.

Votre vision très négative du monde politique dans son ensemble est-elle compatible avec votre propre engagement politique, qui a défrayé la chronique ces derniers temps?

La littérature repose sur une idée fondamentale: l'auteur du livre et les personnages qu'il construit peuvent - et même doivent - être dissociés. Je revendique le droit, comme tout auteur, de créer des personnages sadiques, cyniques, lâches, désabusés, de créer des univers tristes, glauques, immoraux sans qu'il faille y lire un reflet de la vie ou des idées de leur auteur, faute de quoi aucune littérature, aucune œuvre de fiction n'est possible. Cela étant, il y a dans mon livre une dimension satirique qui passe par l'exagération, par le cliché, par la caricature. Je crois que le lecteur est tout à fait capable de le comprendre. Il y a une dimension de revanche des petits contre les puissants, qui participe aussi du plaisir de lecture. ■

PJt

LA CHRONIQUE FÉMINISTE

Adopte unE gynéco!

Qui n'a jamais entendu une copine, une mère ou une collègue annoncer avec appréhension son rendez-vous chez la/le gynécologue? Se plaindre de ne pas avoir trouvé celle ou celui qui lui convenait? Avoir raconté une mauvaise expérience, un moment désagréable ou un examen douloureux? A celles et ceux qui répondront «moi, nous vous invitons à lire ce qui suit, à prendre conscience de l'ampleur cachée des violences médicales, de la banalisation de la douleur féminine, et, enfin, à découvrir les pistes de solutions proposées afin que chacunE¹ puisse se rendre chez la/le gynécologue l'esprit tranquille.

Mais pour s'y rendre, encore faut-il savoir qui consulter. Pour beaucoup de patientEs, trouver «la bonne ou le bon» gynécologue est l'amorce d'un long tourisme médical, souvent laborieux. Un voyage peu exotique dont la satisfaction n'est pas toujours l'aboutissement. Pourquoi, me direz-vous, est-il si compliqué de trouver unE gynécologue qui convienne à chacunE alors qu'on ne dénombre pas moins de 80 praticienNEs rien qu'en ville de Lausanne?

Certaines croyances, profondément enracinées dans les mentalités héritées du patriarcat, voudraient que les femmes (principales usagères des cabinets de gynécologie) soient trop exigeantes, trop compliquées, et qu'elles ne sachent pas vraiment ce qu'elles veulent. En cette fin d'année 2016, à l'heure où l'Etat entend encore une fois s'arroger les choix vestimentaires des femmes (cf. l'interdiction du burkini) et leurs décisions en matière de maternité (cf. la volonté d'interdire totalement l'IVG en Pologne), nous sommes en droit de nous demander si nous disposons enfin totalement de nos corps et de l'usage que nous en faisons. Nous sommes en droit d'exiger des pratiques de soins respectueuses de l'intimité de chacunE.

En effet, de nombreuses personnes ont malheureusement vécu des consultations gynécologiques entachées de discriminations (de genre, d'âge, d'orientation sexuelle), de remarques déplacées et de toutes sortes de jugements quant à leurs choix et leur mode de vie. De ce triste constat sont nés à la fois un désir de remédier à ces violences banalisées et un souhait de construire un réseau de soins solide et «safe». Ainsi, AdopteUnEGynéco² est une plateforme Internet créée par un petit collectif féministe affilié à l'association Feminista! à Lausanne. Inspiré du projet français Gyn&Co, AdopteUnEGynéco se veut être un site de partage pour et par les usagerEs, afin de dresser une liste non exhaustive de soignantEs bienveillantEs et respectueux-ses issuEs du territoire romand. ChacunE peut contribuer à ce projet si elle/il le souhaite, en soumettant simplement le nom d'unE praticienNE et en remplissant un questionnaire à propos de son vécu personnel avec cette/ce soignantE. Toute cette procédure est bien évidemment anonyme. Ce n'est qu'en partageant ses bonnes expériences – car AdopteUnEGynéco est une liste blanche uniquement! – que le site vivra et que d'autres personnes pourront profiter des adresses recommandées. De plus, une rubrique est dédiée aux droits des patientEs et une brève rétrospective du mouvement «self-help» et de la gynécologie féministe est présentée. Enfin, diverses références bibliographiques et filmographiques sont proposées afin d'aller plus loin dans le sujet.

Néanmoins, chaque expérience de soin demeure par essence subjective et unE gynécologue recommandéE par unE patientE peut ne pas faire consensus. Il est de fait primordial de ne pas soumettre unE praticienNE pour des raisons politiques, religieuses ou personnelles. Les critères doivent être le respect, la bienfaisance et la bienveillance au sein de sa pratique.

Ce projet nous semble plus que nécessaire au regard des nombreux témoignages de maltraitance médicale qui foisonnent sur la toile et parmi nos cercles de connaissances. Le Tumblr «Je n'ai pas consenti» recense moult anecdotes plus révoltantes les unes que les autres, dont la majorité concerne des consultations gynécologiques. On peut y lire des récits de douleur minimisée ou niée, des histoires qui révèlent des jugements de valeur, de la culpabilisation et de l'infantilisation au travers d'un paternalisme puissant et sans concession. Le site Madmoizelle.com, engagé dans de nombreuses problématiques féministes, a publié plusieurs articles sur le sujet dont des témoignages qui font froid dans le dos. En Suisse, Le Courrier a donné la parole au médecin français Martin Winckler lors de son article du 8 mars dernier. Ce gynécologue chevronné exprime à merveille comment «le soin est incompatible avec un rapport de pouvoir», et comment le paternalisme de certainEs soignantEs peut faire du mal à leurs patientEs alors même qu'elles/ils pensent agir pour leur bien. Tout acte réalisé sur la/le patientE, s'il est fait sans son consentement, peut devenir un acte de violence. Le fait de retenir des informations ou d'en véhiculer de fausses est également une violence faite aux patientEs. Le domaine de la gynécologie, de par l'objet intime de sa pratique, est d'autant plus à risque de dérapages et requiert donc prudence, attention et bienveillance. La maltraitance gynécologique n'est pas un fantasme, ni un phénomène isolé: de nombreuses émissions existent et dévoilent, à travers les récits de femmes de tous âges, l'étendue de la souffrance vécue dans un lieu qui se devrait être sécurisant et sécurisé.

Alors agissons. Agissons pour qu'enfin, «aller chez le gynécologue» ne soit plus «un mauvais moment à passer» et pour que le consentement libre et éclairé se substitue au paternalisme.

Aude Bertoli
pour Feminista!

¹ Afin d'inclure les personnes minorisées (des femmes aux personnes genderfluid ou transgenre, notamment) nous utiliserons dans cet article le langage féminisé et épique.

² <https://adopteunegyneco.wordpress.com>